

Un peu d'histoire

L'informatique des activités terminographiques et terminologiques humaines, c'est-à-dire la terminotique, pour reprendre l'élégant acronyme forgé par A. Baudot (Université de Montréal) a beaucoup évolué. Un bref regard en arrière, au moment où débute cette rubrique, donne une première mesure du chemin parcouru par un secteur prometteur de l'informatique linguistique et de la bureautique.

Consulter les dictionnaires par ordinateur

Les banques de terminologie ont été parmi les premiers dictionnaires électroniques accessibles au public. Le fonds des quatre plus grandes d'entre elles, Eurodicautom de la Commission des Communautés européennes, BTQ de l'Office de la Langue française du gouvernement du Québec, Termium du Secrétariat d'État du gouvernement fédéral canadien, Lexis du *Bundesprachenamt* du gouvernement fédéral allemand, s'est accru régulièrement en vingt ans, jusqu'à avoisiner ou dépasser le million de notions.

L'interface-utilisateur s'est rapprochée de celle des logiciels pour micro-ordinateurs de la génération *Windows* (donc de la philosophie des «Mac»). Ainsi, le programme d'interrogation convivial de la BTQ évite à l'utilisateur le recours au (puissant) langage d'interrogation de la banque, qui est *Stairs* d'IBM.

Les modes de diffusion de ces grandes banques se sont également diversifiés: disque optique pour Termium, disquettes et logiciel d'interrogation de *MTX* pour Eurodicautom, Minitel pour Normaterm...

Des banques spécialisées ont fait leur apparition: Team de Siemens, d'abord, spécialisé dans l'électronique, l'informatique et la téléphonie, l'électroménager ainsi que tous les autres domaines dans lesquels Siemens est actif; Cezeauterm, pour la mécanique des sols, à l'Université de Clermont-Ferrand, Normaterm à l'Afnor pour la terminologie normalisée de l'Iso et de l'Afnor, Euroterm pour les dictionnaires d'Elsevier. Les bases de données terminologiques à diffusion interne se sont également multipliées, telles celles d'IBM et de Bell Téléphone, consultées par les filiales de ces entreprises.

Des dictionnaires sont inclus dans une série de cours et encyclopédies en mode «hypertexte» et «multimédia» destinés au grand public et aux professionnels, et dont la consultation s'opère par simple cliquage sur un mot au statut de *bouton* à l'écran, c'est-à-dire en zone sensible au pointage par une souris.

Faire ses propres dictionnaires sur ordinateur

Il y a dix ans, les quelques professeurs se hasardant à enseigner la terminographie assistée au sein des instituts et facultés de traduction ne disposaient, pour toute matière de

Terminotique

cours, que des procédures d'interrogation de grandes banques de terminologie et des commandes d'un gestionnaire de bases de données de type *Dbase*, dans ses versions II, puis III et enfin III Plus.

Les premiers outils dédiés à la création sur micro-ordinateurs de vocabulaires ont été des programmes permettant la gestion de bases de termes destinés à des services, départements et agences de traduction de moyenne importance. Généralement conçus au sein d'universités et écrits par exemple dans le langage de commandes de *Dbase* ou de ses épigones comme *Clipper*, ils contournent les sévères limitations imposées par les fonctions et commandes des gestionnaires de bases de données, essentiellement orientés vers les applications quantitatives (gestion de stocks, de fichiers du personnel, facturiers, etc.). Après les responsables des banques de terminologie, leurs auteurs ont poursuivi l'analyse, toujours en cours, des fonctions requises pour le travail de terminographie. Ces gestionnaires de bases terminologiques, comme on les a baptisés à l'époque, sont généralement conçus au sein d'universités, précieux à cet égard. Les programmes qui ont eu le plus d'audience internationale dans la francophonie sont *Microcezeau*, de l'Université de Clermont-Ferrand, et *Batem*, écrit à l'Université de Montréal.

Les gestionnaires de bases de données présentent un défaut qui reste rédhibitoire, malgré l'extension de la taille des disques rigides: leurs zones sont de taille fixe. Aussi, et parce qu'ils comportent des commandes et fonctions (de calcul,

notamment) inutiles pour le terminographe et le traducteur, d'autres outils dédiés ont été développés. A. Melby, professeur à l'Université de Utah (Provo) était en effet conscient des limitations des logiciels de traduction automatique de première génération. Son programme multicouche de traduction automatique *ALPS* comportait un module de traitement de texte complet et orienté vers la traduction, un module de gestion et de consultation automatique de glossaires, un module de traduction automatique. L'utilisateur pouvait se cantonner à l'utilisation d'un ou plusieurs de ces sous-programmes. A. Melby fut donc le premier à concevoir un gestionnaire de glossaires multilingues, sur base de son module de consultation de glossaires. La première version de ce logiciel fut livrée avec un logiciel de traitement de texte dédié à la traduction mais, toujours attentif au marché, A. Melby se rendit rapidement compte que les traducteurs étaient fidèles au traitement de texte de leur choix, lequel est toujours un standard du marché (*Wordstar* à l'époque, *Word* ou *Wordperfect*, actuellement); aussi, la seconde version de *Termex* était-elle destinée à tous les logiciels de traitement de texte du marché mais conservait la précieuse fonction «couper-coller» d'un équivalent depuis le glossaire actif vers la traduction en cours dans le traitement de texte. La mise sur le marché de la seconde version de *Termex* a suivi l'intérêt de firmes commerciales pour les gestionnaires de glossaires. Il existe donc à présent une bonne dizaine de gestionnaires de glossaires, qui font

assaut de commandes et de convivialité, pour le plus grand bonheur des traducteurs. Des versions pour réseaux et pour *Windows* ont également été mises en vente.

Poste de travail du terminographe

Dans une troisième étape, c'est le travail du terminographe dont l'informatisation a commencé: des générateurs de concordances ont été adjoints à des gestionnaires de glossaires (*Ink*, *MTX*...) ou programmés en versions multilingues à l'intention des lexicographes et terminographes travaillant sur micro-ordinateur. Les concordanciers sont des programmes listant, par ordre alphabétique ou par ordre de fréquence, toutes les occurrences des mots significatifs d'un texte, en les présentant avec un contexte qui peut varier de quelques mots à une phrase ou un paragraphe situés à la gauche et/ou à la droite du mot. Mais le logiciel qui a fait date, ici, est incontestablement *Termino*, un détecteur de termes synaptiques programmé par le centre ATO de l'Université du Québec à Montréal pour les terminographes de l'Office de la Langue française du gouvernement québécois. Basé sur un analyseur syntaxique des phrases, il n'est pas étonnant qu'il ait quelque peu éclipsé *Complexis*, le premier poste de travail pour lexicographes qui ait migré sur la plate-forme Dos, ainsi que l'assistant pour la génération d'arbres notionnels *Core*, du Laboratoire d'intelligence artificielle de l'Université d'Ottawa.

Une profession refaçonnée par ses outils

Ces quelques rappels parmi d'autres illustrent, si besoin en était, l'emprise croissante de l'informatique sur les professions langagières.

Le prestige des banques de terminologie a par exemple contribué puissamment à l'émergence puis à la reconnaissance de la profession de terminographe. À certains égards, l'histoire de l'informatisation de l'élaboration et de la consultation des dictionnaires de spécialités pourrait paraître décourageante, chassant les outils les uns après les autres, si la convivialité accrue de ces derniers ne facilitait pas leur enseignement et leur diffusion.

Le contexte de la naissance des gestionnaires de glossaires montre quant à lui la bureautisation de la terminographie, c'est-à-dire son insertion progressive dans la chaîne d'informatisation documentaire. Les dictionnaires inclus dans les produits multimédias sont la plus belle illustration en même temps qu'un nouveau type de dictionnaire spécialisé de vulgarisation. Cette bureautisation soumet la terminotique aux exigences du marché: ce n'est par exemple pas toujours le meilleur produit qui se diffuse le mieux, mais celui dont la publicité est la mieux orchestrée. À ce titre, l'intérêt des laboratoires des industries de la langue pour la terminotique francophone peut appuyer les initiatives des concepteurs de systèmes.

Enfin, la terminotique a redéfini la terminographie. C'est que les dictionnaires « multicibles, multi

usage » (Ch. Boitet) abolissent la frontière entre la terminographie assistée destinée à la consultation humaine, par laquelle on définissait la terminotique, et celle qui se fait pour les nombreuses applications de l'informatique linguistique, dont les systèmes de traduction automatique sont des clients de choix: la base de données de la société Krupp est à la fois catalogue de pièces, thésaurus et banque de terminologie. Autre exemple: la banque de terminologie informatique du ministère des Affaires économiques du gouvernement fédéral belge *Belgoterm*, qui mentionne les génériques et spécifiques de tous ses termes, pourrait alimenter des systèmes experts, moyennant une distinction entre relations hypéronymiques et méronymiques. Redéfinissons donc la terminotique comme l'informatisation de la confection des dictionnaires spécialisés multicibles, multi-usage et la terminographie elle-même, comme l'ensemble des techniques de confection et de consignation de ces dictionnaires au sens élargi.

*Caroline de Schaetzen,
Institut libre Marie Haps,
Bruxelles.*